

logiques, qui marquaient l'ambiance politique et spirituelle française dans les suites de l'affaire Dreyfus.

Pourquoi donc s'intéresser à cette notion qui apparaît le plus souvent utilisée à contretemps ? Essentiellement parce qu'elle offre un fil conducteur pour traverser un siècle d'engagements et de controverses intellectuelles. En revenant sur plusieurs de ses auteurs de prédilection – Lucien Herr, Charles Péguy et Albert Thibaudet –, Daniel Lindenberg montre l'histoire profuse, à travers le siècle, des attentes contradictoires investies dans cette expression. Il ne trace donc pas une cartographie de polémiques intellectuelles, camp contre camp, décalque du champ politique, mais reprend la valeur descriptive, déjà relevée par Albert Thibaudet, de l'expression péguyste.

Au bout du compte, malgré les conflits des normaliens socialistes, de l'Action française et des non-conformistes, c'est moins le modèle partisan qui se révèle éclairant que celui de la communion spirituelle : dans un pays marqué par sa tradition catholique, le « sacre des écrivains » (Paul Bénichou) porte la marque, même si elle est ignorée, déniée, inversée ou sécularisée, des formes cléricales : qu'on pense au « cloître » de la rue d'Ulm, aux cérémonies initiatiques de Georges Bataille ou aux retraites studieuses de Pontigny ou de Cerisy...

Représentant une synthèse particulièrement brillante de la carrière savante et de l'engagement civique, René Rémond, longtemps président emblématique du Cercle catholique

des intellectuels français (CCIF), et qui connaissait très bien l'histoire religieuse française, avait justement été marqué, relève Olivier Lévy-Dumoulin dans l'article sur sa formation intellectuelle, par la lecture d'Albert Thibaudet. Dans une histoire des idées trop institutionnelle, ce modèle caché de l'histoire littéraire éclaire la manière vigoureuse dont René Rémond a repris la tradition de l'histoire politique et rappelle tout l'intérêt à ne pas trop séparer l'histoire politique de couches littéraires, artistiques et culturelles plus profondes.

Marc-Olivier Padis

Maurice Bellet

L'Avenir du communisme

Montrouge, Bayard, 2013, 163 p., 15 €

Maurice Bellet, philosophe, théologien et psychanalyste, nous livre ici, à 90 ans, le 57^e ouvrage d'une œuvre dense, originale et stimulante pour cette période de crise. Derrière un titre provocateur, cet essai, qui n'est en rien un ouvrage néomarxiste ou néocommuniste, traite de la communion dans une approche anthropologique et politique, en reprenant l'espérance de voir advenir un nouveau type de monde.

L'auteur critique l'autorité suprême dont jouit l'économie et dénonce le « grand mixage », cette association de la technique et de la science au service de l'économie, donc du désir, qui devient le maître du jeu par l'argent. Le désir est la racine anthropologique donnant à l'économie un point d'appui pour exercer sa logique destructrice.

À partir de ce constat, l'auteur espère un changement profond chez les humains et tente d'en esquisser les contours. Il ne pense l'humain qu'en mutation vers davantage d'humanité. La mutation anthropologique appelée de ses vœux est une mutation du désir : il pense l'humain sorti de la soumission à l'économie qui le tient par la jouissance de la consommation et du profit. L'auteur pense, à l'inverse, une démocratie au service de la communion, permettant à l'humain de naître nouvellement à lui-même, luttant contre la violence destructrice, et œuvrant ainsi pour un monde libéré de l'économie aliénante. Changer l'homme : c'est bien là l'ambition théorique et politique de cet essai, dans le fil du reste de l'œuvre de Bellet.

Le moyen d'action est d'une déconcertante simplicité et en opposition avec le règne de l'économie : la qualité de la présence humaine dans la relation – ce qui se joue là n'a pas de prix. C'est à partir de « l'entre nous » qu'il espère et pense un changement de société, car c'est là que naît l'humain. Changer l'homme, c'est permettre de la communion dans la relation. Cette ambition n'est-elle pas trop large et susceptible elle-même de « sauvagerie » ?

Bellet pense l'humain à partir de son mystère – le sens de sa présence au monde – et refuse de dire *quelque chose sur l'humain*. C'est à partir de questions plus que d'affirmations qu'il travaille et c'est là le principal apport de sa pensée. Bellet est effectivement « un bon guide » pour qui souhaite en revenir à des fondements existentiels pour penser à nouveau les enjeux politico-éco-

nomiques contemporains. En effet, refusant l'hégémonie positiviste dans le champ des sciences humaines et sociales, l'œuvre de Bellet est une anthropologie négative. Il nous montre qu'il y a, avec l'impensé du mystère de l'aventure humaine, un point d'appui solide pour penser. Bellet, en refusant tout savoir sur l'humain qui nous permettrait d'avoir une emprise sur lui, sans jamais cesser d'essayer de le penser par différenciation de ce qu'il n'est pas, est un épistémologue précieux pour les sciences contemporaines.

De toute évidence, la pensée contestataire Bellet est marquée par la critique radicale inhérente aux Évangiles, qui vient nourrir son souhait de voir advenir un autre type de monde et d'humanité. Il a en revanche la délicatesse de ne pas le mentionner, rendant sa pensée accessible à tous. Une des caractéristiques de l'ouvrage réside dans la profondeur d'humanité perceptible dans la beauté et la poésie de l'écriture, qui écoute, questionne et ouvre.

Nathanaël Wallenhorst

Céline Pessis, Sezin Topçu et Christophe Bonneuil
(sous la dir. de)

Une autre histoire des « Trente Glorieuses » : Modernisation, contestations et pollutions dans la France d'après-guerre

Paris, La Découverte, 2013, 310 p., 24 €

Enfin de jeunes historiennes et historiens réexaminent le passé